LA SOCIÉTÉ

N. 147.
28.

ET

L'HOMME.

Thèse

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE AOUT 1837,

PAR DENIS MENG,

De St.-Pé, (Hautes-Pyrénées).

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.



MONTPELLIER,

Chez X. JULLIEN, Imprimeur de la Mairie, place Marché-aux-Fleurs, 2.

1837.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE,

Amour.

A M. LAURENCE, Vicaire général,

A M. FOURCADE,

Supérieur du petit Séminaire de St.-Pé.

Reconnaissance.

A TOUS MES PARENS ET AMIS,

Amitié sincère.

D. MENG.



INTRODUCTION.

Les sociétés civilisées sont atteintes d'une maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un venin secret et caché.

Montesquieu.

Si l'homme est né pour la société, comme ses penchants, ses inclinations, toutes ses facultés paraissent le prouver, ne doit-il pas trouver en elle satisfaction, force, santé, bien-être?

Tel est le point de vue sous lequel la question peut être envisagée, et qui semblera d'autant plus facile à résoudre, qu'on la regardera d'un œil plus superficiel. En effet, quoi de plus beau, de plus grand, de plus royal, que ce palais à colonnes d'or, ces balcons aux gracieux contours, et l'orgueilleuse pyramide, et l'obélisque, immense et lourde masse. Ces marais desséchés, cette source d'eau claire et limpide, qui se fait charrier à grand frais sur un millier de hautes colonnes, et dont vous trouvez ensuite des fractions à chaque pas dans la ville, n'est-ce pas là du brillant, du poétique qui flatte notre amour-propre, relève notre orgueil et satisfait notre imagination? Inclinons nous devant toutes ces riches découvertes et ces gigantesques travaux de notre belle civilisation! Que peut encore désirer l'homme après tant de conquêtes? Rien ; rien de plus, pour vivre chétif et misérable, tout encore pour conserver sa santé. Oh......! C'est folie...! Non, ce n'est pas folie: c'est imprudence peut-être qu'une pareille entreprise dans pareille circonstance. Vouloir que tous ces beaux travaux de l'homme ne fassent qu'augmenter ses misères, et

le soutenir devant un tribunal qui juge en dernier ressort, voilà où peut être l'imprudence et la témérité; mais c'est dans la civilisation que j'ai cru voir la source de tant de maux qui affligent l'homme; c'est là une vérité que j'ai cru reconnaître; c'est aussi là que je la montre. Lorsque j'ai considéré l'homme d'aujourd'hui, tel qu'il a dû être en sortant des mains du Créateur, tel qu'il a été dans les diverses périodes qu'il a parcourues; que je l'ai vu heureux dans ses premiers, jours rayonnant de force et de santé à l'état sauvage, chétif et misérable à mesure qu'il avance dans la société, n'ai-je pas été en droit de conclure que c'est là le fruit de la civilisation.

Autrefois, une question à-peu-près du même genre fut soulevée Un seul, contre tous, osa la prendre sur un pied semblable: mais ce lui là avait confiance dans la vigueur de son génie; aussi sa parole fut-elle écoutée; et la vérité triompha par sa voix. Pour moi, qui ai la conscience de ce que je suis, j'attends peu de mes efforts; mon espoir est tout dans la force de la vérité qui viendra elle-même plaider sa cause et réclamer pour moi l'indulgence de mes juges.



LA SOCIÉTÉ

ET

L'HOMME.

PREMIER HOMME.

L'homme, en recevant la vie des mains de la nature, a t-il reçu avec elle cette suite aussi variée que nombreuse de maladies, ou bien, est-ce la société qui les engendre?

S'il nous était permis de conclure par induction, et de nous élever de l'état de l'homme du jour, à celui de l'homme primitif, nous pourrions sans crainte, répondre que l'humanité est tellement viciée, qu'elle est méconnaissable, et que c'est faire injure à son auteur que de la lui rapporter, telle qu'elle est aujourd'hui. Si nous comparons l'état physiologique de l'homme civilisé avec celui du sauvage, nous pourrons peut-être, aller plus loin

que Boerhaave qui affirme «que sur 1800 maladies dont la race humaine »est affligée, il n'en est pas 4 dont le sauvage ne soit exempt.» Il nous sera facile de prouver en son lieu la vérité énoncée par ce grand homme, d'après le rapport de tous les voyageurs qui sont descendus dans les îles. Voyons maintenant s'il n'est pas en nous d'autres moyens de confirmer cette opinion, et si nous ne pouvons pas dire avec Jean-Jacques: »ce ne sont pas là des hommes; il y a quelque boule-»versement dont nous ne savons pas pénétrer la cause.»

Si nous passons en revue les divers actes de la nature, nous voyons que son cachet caractéristique est un grand savoir, un ordre partout le même, une harmonie parfaite : nous voyons se dessiner partout le génie de l'artiste. Soit que nous examinions le retour périodique des saisons, ou les planètes qui exécutent leurs révolutions au milieu des airs, la structure et le mécanisme de l'animal, nous sommes étonnés de trouver toujours et partout même ordre, même régularité, même harmonie. Nous voyons partout une tendance au bien. Ferez-vous une exception et voulez-vous que l'homme seul atteste l'impuissance ou la méchanceté du créateur? Non : Il sera vrai de dire de l'homme comme de tous les êtres : Tout est beau sortant des mains du créateur des choses. Il ne faut pas croire que dans les premiers siècles il fut aussi dégradé qu'il nous le parait maintenant. Alors tout était coordonné ; une harmonie parfaite était le type de cet heureux temps : au milieu des richesses que la nature lui mettait sous la main, la division territoriale n'avait pas amené de dissentions ; toute la terre était son domaine. L'amour, effet de pure attraction, et non d'intérêt, n'était pas un sujet de discorde ; la surabondance en tout ; tous les désirs satisfaits ; les luttes d'intérêt inconnues ; que voulez-vous de plus pour la conservation de mœurs douces et vierges, pour vivre dans la meilleure santé, sans peine ni souci?

Comprenez-vous la possibilité de tant d'infirmités sous un pareil état. Oh! Certes il n'y avait pas alors d'atmosphère épidémique ; la main de l'homme ne l'avait pas encore viciée. Ni les phthisies, ni les maladies héréditaires n'avaient paru sur la terre. Que répondrait-on au malheureux qui en serait doté pour appaiser son juste

courroux, quand il demandera pourquoi il existe, pourquoi il souffre.

Si vous voulez que ce soit là l'ouvrage de la nature, l'homme n'a guère de grâces à lui rendre. Quel sort que celui de l'homme qui a chancelé toute une vie qu'il a passée dans les misères et les douleurs d'une longue agonie, et qui tombe anéanti ou précipité? je ne sais où? Non, non! ce n'est pas là l'œuvre de la nature. Un Dieu bon n'a pu faire tant de mal.

SAUVAGE.

Il était rayonnant de santé.
Gemelli Careri.

Nous avons vu l'homme tel qu'il était sortant des mains de la nature; étudions-le maintenant tel qu'il est dans les bois; voyons quelles sont les maladies aux quelles il est sujet, si sa vie peut être comparée à celle que mène l'homme en société.

L'homme sauvage, dit Buffon, est de tous les animaux le plus singulier, le moins connu, le plus difficile à décrire; mais nous distinguons si peu ce que la nature seule nous a donné, de ce que l'éducation, l'imitation, l'art et l'exemple nous ont communiqué, ou nous le confondons si bien, qu'il ne serait pas étonnant que nous nous méconnussions totalement au portrait d'un sauvage, s'il nous était présenté avec les vraies couleurs et les seuls traits naturels qui doivent en faire le caractère.

Tel était en effet l'enfant dont parle Conor (il avait été élevé par les ours) et la jeune fille trouvée dans les bois de France; ils n'avaient d'humain que la forme; mais étaient-ils trop jeunes pour être bien développés et ne peut-on en rien conclure? Ce ne sera donc pas là que je prendrai le sauvage; ce sera celui que tous les voyageurs qui ont été à la découverte des nouveaux mondes nous ont décrit que je prendrai pour mes preuves.

Avant l'arrivée des Européens, dit le père Gobius, les habitans des îles Mariannes n'avaient jamais vu de feu. Cet élément si néces-

saire leur était absolument inconnu. Ils ne furent jamais si surpris que quand ils en virent pour la première fois, lorsque Magellan descendit dans leur île. Ils sont plus forts et plus robustes que les Européens ; leur taille est haute et leur corps bien proportionné, quoiqu'ils ne se nourisent que de fruits, de racines et de poissons. Ils ont tant d'embonpoint, qu'ils en paraissent enflés, mais cet embonpoint ne les empêche pas d'être souples et agiles. Ils vivent long-temps et ce n'est pas une chose rare chez eux que de voir des personnes agées de cent ans, et cela sans jamais avoir été malades. Gemelli Careri ajoute, qu'ils sont tous d'une figure gigantesque, d'une grosse corpulance, et d'une si grande force, qu'ils peuvent aisément lever sur leurs épaules un poids de cinq cents livres (Voy. d. Gobius t. 5 p. 298). Les habitans de Guan, l'une des ces îles sont très-robustes, d'une taille si avantageuse qu'ils ont jusqu'à sept pieds de hauteur (lettres édifiantes, recueil 18 p. 198). Les hommes des Moluques ont leur corps fort et robuste; ils sont adroits et agiles et vivent fort long-temps (Mandeslo). Les habitans de Ternate ont la physiognomie belle (Gemelli Careri). et selon les voyageurs hollandais, les naturels de l'île de Banda, vivent fort long-temps. Ils y ont vu un homme de cent trente ans et plusieurs autres qui approchaient de cet age. (Recueil des v. de la Comp. de Holl. t. 1 p. 566).

Voilà des faits exprimés en terme précis et fort clairs. Ce sont là des sauvages à qui le feu est inconnu et par conséquent tous les raffinemens de la cuisine. Ils vivent plus long-temps que les européens; ils arrivent à cent ans et cela sans avoir jamais été malades. Voilà des sauvages chez qui la civilisation n'a pas encore apporté tous ses maux. Ce sont là de véritables enfans de la nature dont les mœurs sont encore vierges.

Ne les prenez point pour des aberrations de la nature; nous trouverons encore des sauvages ainsi bâtis, tels que les Lapons, les Samoiëdes, les Borandiens, les Groënlandais : adressons-nous de même aux voyageurs, et voyons quel est le rapport qu'ils en font.

Ils sont robustes et grands coureurs : cependant il est d'usage

chez eux, comme chez les paysans Russes, de se jeter dans une rivière très-froide en sortant de bains extrêmement chauds. Tous vivent sous terre ou dans des cabanes presque entièrement enterrées et couvertes d'écorce d'arbres ou d'os de poisson. Quelques-uns font des tranchées souterraines, pour communiquer de cabane en cabane avec leurs voisins pendant l'hiver. Une nuit de plusieurs mois les oblige à conserver de la lumière dans ce sejour par des espèces de lampes qu'ils entretiennent avec la même huile de baleine qui leur sert de *boisson*. L'été ils ne sont guère plus à l'aise que l'hiver; car, ils sont obligés de vivre constamment dans une épaisse fumée. C'est le seul moyen qu'ils aient imaginé pour se garantir de la piqûre des moucherons, plus abondans, peut-être, dans ce climat glacé qu'ils ne le sont dans les pays les plus chauds. Avec cette manière de vivre, si dure et si triste, ils ne sont presque jamais malades et ils parviennent à une vieillesse extrême. Les vieillards sont même si vigoureux qu'on a peine à les distinguer d'avec les jeunes gens (Buffon de l'homme, T. II 1re partie p. 181).

Voilà des sauvages bien singuliers : si leur vieillesse est telle qu'on ne puisse la distinguer de la jeunesse, pourrait-on les confronter avec les jeunes vieillards de nos cités. Ils ne sont pas si blamâbles de préférer leur liberté avec ces biens réels aux biens incertains que leur promet l'homme civilisé. Pourrait-il, celui-ci, lui répondre d'une vie aussi longue et sans maladies ? Lorsqu'il va chez lui pour le persuader, croit-il y parvenir en portant sur son front les empreintes de la souffrance ?

Chaque peuplade sauvage pourrait me fournir un exemple d'une vie sans passions et sans maladies : mais ce serait trop multiplier les faits: on trouvera d'ailleurs dans les récits des voyageurs modernes que les peuples dont ils ont fait la découverte jouissaient de presque tous les biens qui nous sont décrits sous le nom d'âge d'or. Tel est le sauvage à la constitution forte et robuste; il parvient lui à la 130e année sans avoir été malade; c'est chez lui que le vieillard ne se distingue pas du jeune homme; c'est qu'il est simple et pur comme la nature. Pas de syphilis, pas de petite vérole, pas de typhus, pas de cho-

léra. Ils ne connaissent point les maladies constitutionnelles, héréditaires. De virus, ils ne savent pas ce que c'est. Aussi quelle différence avec les cadavres ambulans qui se montrent dans nos villes, rongés par toutes les maladies et les misères de la civilisation.

Il serait curieux et intéressant de parcourir les diverses phases par où l'homme a passé depuis la sauvagerie jusqu'au XIXe siécle. Il serait facile de prouver par des faits que la force individuelle diminue avec la civilisation. Alexandre avait reconnu toute la puissance des exercices et de la nourriture lorsque, voulant maintenir les Ichtiophagas dans sa dépendance, il les contraignit à renoncer à la pêche et à se nourrir des alimens communs aux autres peuples.

L'Egypte à l'étonante fertilité, sous un ciel d'airain, d'où Sésostris partit pour faire la conquête du monde, devint avec les progrés de la civilisation la proie de la famine, de la peste, des maladies de toute espèce, et enfin, lorsque les temperamens, les climats, tout est dénaturé, elle passe sous la domination des Grecs, des Romains, des Arabes, des Turcs.

Les Grecs, à leur tour, nous offriraient le même spectacle ; toujours la même cause produit les mêmes effets.

Rome, est-ce un César qui l'a bâtie, ou bien Romulus nourri au milieu des bois, allaité par une louve? A-t-elle perdu sa puissance, son énergie, sa force, lorsque ses généraux cultivaient eux-mêmes leur champ et qu'ils quittaient la charrue pour prendre l'épée?

Non ; c'est sous les Empereurs énervés et flétris par toutes sortes de maladies, que la Capitale du monde a courbé sa tête sous la force musculaire du barbare Attila. D'après tous ces faits il est impossible de méconnaître encore l'influence de la civilisation sur la constitution physiologique de l'homme ; mais, pour lever toute espéce de doutes, passons à l'homme civilisé qui nous fournira des argumens sans réplique.

HOMME CIVILISÉ.

...... Il est sur terre une infernale cuve,
On la nomme Paris......

Barbier.

Si par un temps tranquille et serein, vous montez au sommet du Panthéon, votre œil se promène à son aise sur la vaste cité de Paris qu'il domine. A part le désordre qui règne dans les constructions dont les unes semblent s'élever pour écraser les autres, vous les voyez humides et noires; le soleil n'a jamais pénétré dans leur centre. Au-dessus de toutes ces girouettes de fer, une atmosphère cendrée, brunâtre, lourde comme du plomb; c'est là l'auréole infecte et empoisonnée qui couronne le front de la ville la plus civilisée.

Tel est Paris dans ses régions les plus élevées; voyons ce qu'il y a dans les rues. Croyez-vous être à l'abri de l'humidité au temps des canicules ? Erreur.—En été comme en hiver, l'eau qui se distribue dans tous les coins, tient vos pieds toujours mouillés, change l'atmosphère, la surcharge d'humidités et la met dans les conditions les plus favorables pour s'imprégner de toutes sortes d'exhalaisons. Comme les décompositions chimiques sont alors faciles! Il faut voir les miasmes exhalés de toute part se répandre dans toute la ville et se mêler à ceux des cloaques de toute sorte. Il faut voir comme Paris, même dans ses quartiers les plus brillants, est sale et puant. L'administration a bien fait élargir quelques rues, déblayer quelques places : mais, comme pour étouffer ce peu de bien, les spéculateurs se sont vite empressés de détruire les jardins qui épuraient un peu l'air, de gagner les régions aériennes, et d'entasser étage sur étage A Paris tout est à l'étroit; tout, même la Seine dont chaque jour on resserre le lit. Elle suivait son cours trop au large. Elle était trop à son aise; l'homme veut tout à son

niveau. Telle est l'enceinte hideuse et meurtrière, où se remue un million d'hommes, de femmes, d'enfants, et qui sait le nombre d'animaux qui partagent leur triste sort.

Quelle santé, quelle force, quel dévelopement peut-on espérer dans une sphère si bornée, et où d'ailleurs tout donne la mort depuis les caves jusqu'au-dessus des plombs? Il s'en faut aussi que la race humaine prospère dans un pareil champ de bataille. Que vous preniez l'homme dans le salon parqueté ou dans l'humide mansarde, vous trouverez partout des figures pâles, que l'on s'efforce en vain de faire les figures à la mode, des yeux ternes aux bleuâtres contours, creux et mourants, des membres grèles et allongés, des poitrines aplaties et resserrées où les poumons fonctionnent avec peine, où le cœur élabore un sang impur. Que voulez vous enfin? Des corps débiles, voutés, phtisiques. C'est-là que les épidémies moissonnent à loisir, que la mort compte par milliers ses victimes. Le riche comme le pauvre, le ministre comme le prolétaire, tout respire le même air. Tous aussi sont indistinctement frappés.

Dira-t-on que cet empoisonnement de l'atmosphère où grouillent es agglomérations humaines est un fait de la nature ou un fait de l'homme? Dira-t-on que ce n'est pas un fait de la civilisation lorsque les campagnes les moins civilisées sont celles qui souffrent le moins, que vous respirez dans celles-ci un air pur, et que dans celles-là, les miasmes fétides vous tuent. Je ne sais si l'on doit taut vanter les progrès de la civilisation, lorsque chaque pas qu'elle nous fait faire est un pas de plus vers la tombe.

Qu'elle progresse en tous sens, qu'elle nous donne de la santé au corps, de la vigueur aux membres et nous obéirons à ses lois, Mais si elle nous crée des désirs, des passions, sans nous donner les moyens de les satisfaire; si elle vicie et empoisonne tout ce qui nous entoure, et que nous n'ayons ni préservatif, ni antidote, les convulsions d'une longue agonie ne seront-elles pas alors son ouvrage.

CONCLUSION.

D'après tout ce que nous avons vu, le jugement que nous porterons ne peut être ignoré. La santé de l'homme, dont nous avions à reconnaître les détériorations, n'est pas la même dans tous les états. Elle est entière chez le sauvage, elle est faible chez le civilisé. Nous avons cherché la cause de ce changement et nous pouvons conclure que la civilisation, loin de purger le globe de la peste par des quarantaines, des desséchemens et autres préservatifs a enrichi nos tableaux nosographiques de la fièvre jaune, du typhus, du choléra. La santé de l'homme a été toujours en dépérissant et ce n'est pas seulement sur un seul point de la terre, c'est partout où elle a porté ses lumières. Jamais l'industrie n'a été plus étendue, les nations plus éclairées; jamais aussi le malaise n'a été plus grand, l'agitation plus terrible; chacun souffre quelle que soit sa position; si l'un porte des ulcères atoniques, l'autre est en proie aux douleurs de la goutte; l'humanité entière est à la tourmente et de toutes les parties du monde ce n'est qu'un seul et même cri : je souffre. Le globe est dans une fermentation continuelle, la terre est en travail, et au milieu de ces mouvemens convulsifs, que met-elle au monde? une vie syphilitique, une atmosphère pestilenticlle, une génération cholérique.

Le mal est grand, et général, il existe depuis des milliers d'années; la cause est profonde et générale, il faudra long-temps pour la détruire. Elle existe dans la constitution atmosphérique, dans toute la surface du globe, elle existe dans tout le milieu où l'homme puise sa vie. C'est aussi ce milieu, cette atmosphère qu'il faut modifier, remettre à son état primitif; c'est la terre entière qu'il faut changer par des cultures appropriées. Un pareil changement ne peut-être l'affaire d'un jour, mais ce n'est pas trop que de mettre la main à l'œuvre.

Prophilactique. La cause du bouleversement qui s'est opéré en nous, étant si générale, nous ne pouvons donner que des points de vue en grand, que des principes généraux.

Je regarde comme la source fondamentale de nos misères la culture mal entendue, irrationnelle et non naturelle des terrains; c'est ce que je ferai ressortir dans les considérations suivantes.

Il est clair que si, au lieu de ces excès d'intempéries, l'on obtenait par un moyen quelconque, des climatures favorables; si, au lieu de ces changemens brusques, nous passions par de douces transitions, du froid au chaud par exemple, l'on pourrait espérer de rayer de la liste de nos maux la pneumonie, la bronchite, la pleurésie, les catharres.......... Mais ce n'est pas en dévastant le sommet des montagnes, en tarissant les sources, en laissant nos landes inutiles, que nous obtiendrons de semblables résultats. Il est démontré que les défrichemens peuvent modifier la température, et que nos cultures, si elles sont exercées avec intelligence, ameneront les meilleurs changements.

Voyez en effet ce qui arrive pour Tours et Astracan. Ce sont deux villes situées toutes les deux au 47ᵉ degré de latitude; elles devraient par conséquent jouir de la même climature. Cependant tout le monde connait le beau ciel de la Touraine, appelée le jardin de la France; elle jouit d'une température, où les froids annuels n'excèdent guère 10 à 12 degrés Réaumur. Astracan, au contraire, est sujette à des froids égaux à ceux de Pétersbourg. L'on y a vu le thermomètre descendre jusqu'à 37°; d'où vient cette énorme différence? Ce n'est pas au terrain que l'on peut enattribuer la cause; car Astracan est renommée par ses melons et ses toisons; mais elle est contiguë à des déserts immenses et prolongés à l'infini et elle participe nécessairement de leur température.

Voilà donc un climat que l'on pourrait améliorer par la culture, et ce qui arriverait pour le froid, arriverait aussi pour le chaud.

Ne placez plus les champs sur des sommets où conviennent les forêts, ni celles-ci dans la plaine apte à la culture des céréales. Distribuez, d'une manière coordonnée, ce que chaque parti-

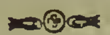
culier répartit si confusément. Reboisez, arrosez, desséchez, ne négligez rien de ce qui peút assainir, adoucir et raffiner l'atmosphère ; les régions alors, au lieu de se communiquer des germes d'ouragan, n'échangent que des germes de zéphir. Les eaux et forêts sagement distribués, préviennent à la fois les excès de chaud et de froid et le radoucissement de température devient le fruit de cette perfection de culture.

L'atmosphère ne renfermera plus alors tous ces principes délétères. Tout le monde sait en effet que les bois ont la propriété de carder les vents et d'en amortir les malignes influences. Par eux les sources sont maintenues intarrissables, le régime des eaux est pleinement conservé, tous les arbres sont autant de points par lesquels la nature soutire d'une manière continue l'hmidité de l'atmosphère. Un commerce perpétuel s'établit entre elles et les végétaux ; ils font un échange de principes qui la rend également favorable à la vie de tous les êtres. Ce n'est que lorsque l'on aura opéré tous ces changemens que l'on pourra se promettre une amélioration, que l'on verra le virus et la peste disparaître de la surface du globe.

Telles sont les considérations que m'avaient suggérées l'homme et son état débile et misérable. Ce n'est pas sans quelques craintes, comme je l'ai déjà dit, que je les ai présentées ; je ne sais si j'aurais eu le courage d'arriver à la fin, si ma confiance en votre indulgence ne m'avait toujours soutenue. J'espère qu'elle ne sera pas trompée.

FIN.

Faculté de Médecine de Montpellier.



Professeurs.

Messieurs :

CAIZERGUES, Doyen.
BROUSSONNET,
LORDAT. President.
DELILE.
LALLEMAND,
DUBRUEIL.
DUPORTAL,
DUGÉS,

Messieurs :

DELMAS.
GOLFIN,
RIBES,
RECH.
SERRE.
J.-E. BÉRARD,
RÉNÉ.
RISUENO D'AMADOR, *exa.*

Auguste Pyramus de CANDOLE, professeur honoraire.

Agrégés en Exercice.

Messieurs :

VIGUIER.
KUHNHOLTZ
BERTIN,
BROUSSONNET fils.
TOUCHY.
DELMAS fils.
VAILHÉ.

Messieurs :

BOURQUENOD,
FAGES.
BATIGNE.
POURCHÉ,
BERTRAND.
POUZIN,
SAISSET.
ESTOR.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.